Merci madame Carles
La femme qui avait tout vu

Si vous voulez savoir où va la société industrielle entre les deux guerres et ce que l'espèce humaine peut alors en redouter, lisez Giono et son extralucide *Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix* (1938), qui - le premier - en dénonce les tares et en démonte l'effroyable mécanisme, dans les termes les plus révoltés et raisonnés.
Comme c'est à devenir fou de voir ce qu'il voit et d'être si seul à le clamer envers et contre tous, il devient fou et met tout son espoir dans un mythique soulèvement paysan dont il annonce l'imminence, mais qui ne dépassera pas le plan d'un roman jamais écrit.

Si vous voulez savoir d'où vient la société paysanne entre les deux guerres, dans ces mêmes montagnes où Giono vagabonde de corps et d'esprit, entre Manosque et le Trièves, lisez *Une Soupe aux herbes sauvages* (1978) d'Émilie Carles (1900-1979), paysanne et institutrice du Briançonnais, anarchiste et pacifiste comme son mari, l'ouvrier Jean Carles, féministe avant que ce ne soit *hype*, et - pour faire bon poids - meneuse écologiste. C'est elle qui, faisant l'appel de ses anciens élèves devenus agriculteurs, obtint l'annulation, en 1974, du projet d'autoroute qui devait détruire leur vallée de la Clarée. Victoire contrariée pour cette militante de l'émancipation. Le pacifisme ne va pas sans contradiction, finit-elle par dire. Quant au progrès - école, électricité, T.S.F, voitures, camions, téléphone, aviation, médicaments - il n'éradiqua pas seulement le patois, le patriarcat et l'impitoyable vie paysanne. La ruée vers *l'or blanc* transforma en hideuse « station de ski », dévastée de remonte-pentes, de chalets et d'immeubles, le village de Puy-Saint-Vincent où elle avait enseigné en 1924, et qu'elle ne reconnut point 50 ans plus tard.

Il faut savoir ce que l'on aime
Et rentrer dans son HLM
Manger du poulet aux hormones

***

C'est le moment, pense Giono, où « ma voix compte », parce que *Marianne*, l'hebdomadaire de gauche, parle de lui et de faire soi-même son pain complet. « Comparer avec l'état des manifestations artistiques de 1929 et leur orientation[1] », commente Giono. Mais quel écrivain - Gide ? Malraux ? Breton ? Camus ? - n'a pas, en pleine guerre d'Espagne, entre le Front populaire et l'invasion de la Pologne, le sentiment que « sa voix compte » et qu'on est au bord d'un bouleversement du monde et de la civilisation ?
Porté par le bouillonnement de l'époque, la ferveur de ses compagnons du Contadour et les exhortations de son amante Hélène, Giono envoie des lettres apocalyptiques - littéralement des lettres de *révélations* - à son éditeur Jean Paulhan, lui annonçant la grande jacquerie des paysans, tous en marche pour raser Paris, la Ville, comme ils assaillirent les châteaux lors de la Grande peur de l'été 1789.
Paulhan feint de le prendre au sérieux et, avec un sourire rentré, tente de le calmer :

> « Cher Giono, oui ce que vous me dîtes est terriblement grave. Quelles seraient aujourd'hui les chances d'une Jacquerie ? Je n'en sais rien ? Ne manquerait-on pas

[1] *Journal 1935-1939*. 9 février 1938. Gallimard, La Pléiade. 1995. p.233

> tout à fait d'armes, de techniciens, d'officiers, ne serait-on pas condamné à l'écrasement rapide ? Que peuvent faire des paysans, mêmes armés, contre six vagues d'avions. Sans compter que l'horreur, en ce moment, d'une guerre civile, leur ferait des ennemis de tout ce qui n'est pas paysan. Mais vous me direz que la certitude de l'échec n'a jamais empêché une révolution, que celle-là compterait peut-être sur des appuis étrangers, que l'on est bien fort quand on a raison.
> Cette raison paysanne, je l'éprouve, je la sens juste et (si je peux dire) immédiate, urgente. Mais elle n'a pas de voix. Pourquoi ne vous dévouez-vous pas à elle ? je m'assure qu'une simple note de vous de 2 pages, dans chaque N.R.F., suffirait peut-être – je ne dis pas seulement à éviter des catastrophes, mais à donner à la voix humaine une raison qu'elle n'a jamais eue (…)[2] »

Peine perdue, Giono au pic de sa transe paysanniste lui répond par retour du courrier :

> « Cher Paulhan, vous n'y êtes pas. C'est beaucoup plus grave que ce que vous imaginez et ce ne sera pas arrêté par des avions ou des tanks, ou des gaz. D'ailleurs, trois ou quatre ans après « l'ouverture des hostilités » il n'y aura plus un seul avion ou tank ou gramme de gaz. Il n'y aura pas non plus d'aide de l'étranger. Trois ou quatre ans après il n'y aura *plus d'étranger*. Vous commettez l'erreur de tous : la paysannerie n'est pas une *classe* ; c'est une *race*. Un paysan français est plus près d'un paysan allemand que d'un ouvrier français. Ce que je vous annonce, c'est le bouleversement *total* de *tout* ce qui vous sert en ce moment même de termes de comparaison à l'aide desquels votre intelligence prend connaissance du monde. Je comprends que pour vous tous qui n'avez pas le fait sous les yeux, il vous soit assez difficile de le concevoir.
> Autre erreur : cette révolution n'a pas besoin de voix, même pas de la mienne. Elle se fiche de vous et de moi dans des proportions que vous n'imaginez même pas. Et j'ajoute que si je pouvais arrêter les pas de ce magnifique monstre, je ne le ferais pas, je les hâterais plutôt. Vous autres, à Paris, vous ne vous rendez plus compte que vous sentez mauvais, mais nous, ici, il y a des jours, quand le vent souffle de votre côté, où votre puanteur nous accable.
> Mon travail, je vais continuer à le faire humblement, ici, avec eux. S'ils me faisaient la grâce de me garder vivant et de me permettre d'être un soldat de leur rang, vous n'imaginez pas, cher Paulhan, avec quelle joie sauvage je me jetterais dans le massacre qu'ils piétineront sous leurs pieds. Je vous embrasse. »

Giono n'était peut-être pas si délirant, ni Paulhan si lucide, si l'on se souvient que dans ces mêmes années, Henri Dorgères (de son vrai nom d'Halluin. 1897-1985), un journaliste et agitateur catholique lorgnant sur le fascisme, rassemblait sur un programme corporatiste, plus de 400 000 « chemises vertes » dans ses Comités de défense paysanne. Surtout dans l'ouest et le nord de la France. Dorgères fut ensuite un notable de la corporation paysanne de Vichy, puis un député poujadiste des années 50. (Mais aussi un vaillant combattant contre l'invasion allemande et un soutien pour nombre de résistants.) Scribe, « intellectuel organique » d'une paysannerie en voie d'élimination, il suscita et anima en somme l'un de ses multiples soubresauts, confus et contradictoires, exigeant tout à la fois de l'Etat qu'il la protège des importations étrangères et coloniales, mais s'abstienne d'étendre les régimes d'assurances sociales aux ouvriers et journaliers agricoles. Rien n'a changé depuis avec la FNSEA, les importations d'ovins irlandais, de fruits et légumes espagnols et d'ouvriers marocains à vil prix,

[2] 23 mai 1938. *Journal 1935-1939*

sinon que la paysannerie déjà déclinante s'est réduite à une poignée d'exploiteurs agro-industriels, mêlée d'une infimité de néo-ruraux.

Giono pousse le cri d'une guerre qui n'aura pas lieu, parce qu'elle a déjà été livrée et perdue. Il aurait pu, cinq siècles plus tôt, être l'un de ces prêtres et prêcheurs qui servaient de commissaires spirituels dans les armées et les guerres paysannes, en France, en Angleterre, en Bohème, en Allemagne. Et en effet, il y avait alors une internationale paysanne - vaudois, jacques, lollards, hussites, anabaptistes, huguenots, réformés, dissidents, etc. - avec des prêcheurs, des meneurs et des bandes qui circulaient d'un bout à l'autre de la chrétienté et de l'Europe, se ralliant autour des Evangiles et de l'Apocalypse pour combattre les seigneurs et la papauté, les impôts et la vente des indulgences. On sait que le traité de Westphalie (1648), en instaurant un équilibre durable entre les puissances protestantes du nord et les puissances catholiques du sud a privé les soulèvements paysans de tout allié potentiel et leur a enlevé l'arme idéologique de la critique religieuse. Le champ était libre désormais à l'essor de l'industrialisme capitaliste et à l'urbanisation expansive, absorbant les masses rurales prolétarisées, et vidant les campagnes du nombre et de la force paysanne.
Paulhan avait évidemment raison. A partir du XVIIe siècle, plus aucune insurrection paysanne, et surtout dans le cadre d'une guerre civile, n'a vaincu l'armée industrielle du pouvoir urbain. Les forces paysannes, là où elles demeuraient nombreuses et le territoire rural (Espagne, 1808 ; Russie, 1812 ; Yougoslavie, 1941), n'ont pu au mieux que se livrer à des guérillas de soutien aux armées régulières étatiques.
Il n'empêche. Giono qui n'est pas plus historien, que sociologue, économiste ou stratège, va jusqu'à esquisser dans son journal, cet été 1938, les plans d'une épopée « en plusieurs volumes », *Les Grandes Fêtes, Fêtes de l'orage, Fêtes de la mort*, racontant un immense soulèvement paysan, parti des Alpes sous la direction d'un chef aveugle (comme les voyants, les visionnaires et Homère), et remontant la vallée du Rhône pour marcher sur Paris. Les énoncés des épisodes prévus ouvrent un jour cru et profond sur le paysannisme de Giono. Le chef, aveugle de naissance, « se suscite au fond des vallées des Alpes où de tout temps les rebelles de toutes sortes ont pu exister. » Il s'habille en moine et habite à Saint-Véran, le plus haut village d'Europe (2042m), (« le plus extraordinaire village que j'ai jamais vu ! »). Il part à cheval, la main sur l'épaule d'un enfant qui le guide, avec son état-major, ses troupes, sa bande de violonistes qui jouent du Bach « et ainsi il plonge vers les vallées pour le déclenchement du grand massacre. »
L'ensemble des séquences dégouline de sainteté sanguinaire.

> « 1) Vue d'ensemble du monde qui va vers la révolution. 2) Assassinat du Commissaire aux réquisitions, par les paysans. Expédition primitive de Vachères (par Avignon). 3) Bataille de Reillanne – Défaite paysanne. 4) Période des « Robins des bois ». 5) Périodes d'attaques individuelles contre les voies ferrées et les usines. Destruction des usines de produits chimiques, poudrières, camps d'aviation, forces électriques. Les Robins font peser la terreur sur toutes les usines. Défection des éléments paysans dans l'armée nationale à la suite de représailles sur la paysannerie en général. Réorganisation d'une armée purement ouvrière. Séparation des ouvriers et des paysans dans la nation. Armement des armées paysannes et leur constitution. 6) Rencontres fortuites, puis réunions des divers Robins des Bois. 7) Assemblée des Robins à Gordes. 8) Etablissement d'une sorte de capitale paysanne semi-nomade, patriarcale avec troupeaux.9) Période des chefs paysans uniques avec, parallèlement, période des espions pays, allant réveiller la paysannerie partout. Désorganisation du système ouvrier des usines. Famines. Appauvrissement en matériel technique. 10) Description du pays où se constituent de vrais déserts. Les

> cultures de la paysannerie. Les Batailles de la faim. 11) Richesses paysannes. Rétablissement de l'équilibre à leur profit par la disparition du matériel technique. 12) Premières victoires paysannes. 13) Dissolution intérieure du régime paysan par manque de vrais chefs. De 9 à 13 dynasties paysannes avec les qualités et les défauts et pendant tout ce temps, exercice continuel des courses de propagande des espions. 14) Essai de constitution d'unité paysanne. Mort du dernier dynaste. Prise du pouvoir par un des espions. 15) Ses faiblesses. 16) Difficultés d'être chef. 17) Désastre paysan au moment où la communauté des buts a constitué l'armée paysanne. Mais elle est dispersée et sans unité. Il lui manque la force légendaire. 18) Celui qui arrive. Le rôle qu'il va jouer[3]. »

Ainsi s'achève le premier volume, immédiatement suivi d'un second qui voit le triomphe de l'armée paysanne sous la direction de son chef mystique.

> « 1) L'aveugle de Saint-Véran. 2) Histoire de l'aveugle. Qui il est. Pourquoi Saint-Véran (abri parfait). 3) Histoire du violoniste italien. 4) Transmission orale. 5) Venue des chefs paysans chez l'aveugle – c'est l'homme qu'il nous faut. 6) Entassement des armées paysannes dans les vallées des montagnes. 7) Spectacle des armées dans les vallées. 8) L'aveugle se décide – Départ de l'aveugle. 9) Départ des armées. 10) Le grand et long combat, allongé tout le long des assises des montagnes. 11) Déroute des ouvriers. 12) Entrée dans la vallée du Rhône. 13) Les armées qui descendent de toutes les montagnes. 14) Les grandes Batailles. L'aveugle vêtu de blanc. Il lave lui-même ses vêtements de laine dans les ruisseaux avec son petit guide. Les anciens chefs paysans le prennent un peu pour un simple, et croient se servir de lui. Mais un soir de déroute il se lance dans la bataille (*La Cavalerie de Cromwell*). *Découverte du chef.* La première grande victoire. Le soir il est vraiment le seul chef de toutes les armées. La journée des règlements cruels. Le bivouac triomphal. Départ des armées de l'aveugle. 15) Marche sur Paris. 16) Devant Paris. Fin du Monde Moderne[4]. »

Cette chanson de geste que Giono n'a jamais écrite, un autre poète, René Char, *alias* Capitaine Alexandre, l'a vécue et même dirigée à la tête de ses partisans, trois ans plus tard, dans le même pays, les mêmes villages et avec les mêmes troupes que Giono lance dans son insurrection imaginaire. Mais l'insurrection de Char, paysanne dans son recrutement, était nationale dans son objectif. Elle était équipée, encadrée et soutenue par de puissantes armées industrielles, ainsi que de Gaulle l'avait prophétisé dans son Appel du 18 juin : « Foudroyés aujourd'hui par la force mécanique, nous pouvons vaincre dans l'avenir par une force mécanique supérieure. Le destin du monde est là. »
Cette supériorité de la force mécanique détermine plus que jamais le destin du monde 80 ans plus tard, cependant que les paysans après avoir disparu d'Europe, de Russie, d'Amérique du Nord, au profit des agro-industriels, disparaissent maintenant du reste du monde. Qu'on lui cède ou qu'on lui résiste, c'est la force mécanique qui unifie le monde et lui impose son uniformité matérielle et culturelle, soit par l'hégémonie de la plus écrasante force mécanique nationale (USA, Chine, etc.), soit par l'assemblage des mécaniques nationales au sein d'une mécanique mondiale.

---

[3] *Journal 1935-1939*. Le 16 août 1938. Gallimard, La Pléiade, 1995. p.260
[4] *Idem,* p.261

Que cette mécanique s'exprime en américain ou en chinois, qu'elle soit frappée d'une croix ou d'un croissant, ce sont là des scories décoratives, destinées à accréditer la fiction de la continuité dans le changement afin de faciliter la soumission des peuples.

***

Giono termine sa *Lettre aux paysans* le 16 août 1938, le même jour qu'il griffonne le scénario de cette épopée jamais écrite. Elle est datée de « Briançon, Les Queyrelles » - ce n'est pas un détail oiseux - on verra bientôt pourquoi il nous faut revenir à Briançon.
C'est dans ce manifeste paysanniste d'une centaine de pages qu'il résume sous leur forme la plus achevée ses théories (économiques, sociologiques, philosophiques, historiques). Il en développera des aspects dans certains écrits ultérieurs mais il n'ira jamais plus loin, ne serait-ce que parce qu'il est poète (artiste, romancier), et non pas doctrinaire (universitaire, intellectuel). Si vous voulez savoir ce qu'est le gionisme suivant Giono lui-même, c'est sa *Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix* qu'il faut lire. Il se peut que vous ayez alors l'impression d'absorber une succession de poncifs « écolos », anarcho-pacifistes, tels que les communards des années 70 s'en sont gavés et en gavé leurs proches. C'est normal, et c'est le signe de la réussite que de former des idées qui passent en poncifs, chaque génération prétendant découvrir ce qui fut dit, bien avant elle, par un auteur qu'elle ignore ou occulte. Essayons pourtant de retrouver la fraicheur première quand, de *Colline* (1929), à *Recherche de la pureté* (1939), Giono se débattait entre deux carnages contre l'éradication de la paysannerie et d'une société vieille d'une centaine de siècles.
Bon prince, on vous livre la table des matières qui est en quelque sorte le résumé du résumé.

> « **Le problème paysan est universel – S'occuper individuellement des recherches de solution – Confusion sur le vrai sens de la richesse – Confusion sur les possibilités de la violence – Emploi de la grandeur – Raison du pacifisme paysan – La paix par la violence – Les temps présents – Contradiction du paysan et des temps présents – Le combat paysan contre les temps modernes** I. Perte des grandes armes II. Les signes de l'esclavage III. L'argent IV. La facilité, la vulgarité V. La propriété paysanne VI. Les paysans vaincus VII. Inanité de l'argent VIII. La civilisation paysanne s'est faite sans l'argent IX. Le paysan libre X. La victoire des temps présents. Le paysan assujetti à l'argent XI. Contradictions XII. Absurdité de la démesure XIII. Perte de la liberté artisanale XIV. Constitution de l'esclavage des masses XV. Destruction de l'initiative et de la joie de vivre XVI. L'homme est toujours esclave des choses les plus vulgaires. Le jeu XVII. Les dettes de jeux XVIII. La guerre XIX. Avilissement du paysan XX. Misère paysanne XXI. Inutilité de toutes les guerres. **L'intelligence est de se retirer du mal** I. Délices de la pauvreté II. Une révolution individuelle III. La mesure IV. L'atroce orgueil de ne jamais vouloir se déjuger V. Emploi de la mesure VI. La guerre vous empêchera de vous libérer VII. Nouveaux massacres paysans en perspective VIII. Les Paysans peuvent arrêter toutes les guerres »

Inutile de chercher un traité concis et ordonné. Giono livre ses idées par associations, digressions et régressions, qui s'adressent à tous les paysans du monde, parce que, dit-il, « vous êtes le peuple universel au-dessus des peuples et qui, je crois, allez être chargés bientôt de tout reconstruire[5] ». C'est-à-dire que le paysan, dans l'esprit de Giono, est l'humain par excellence, l'habitant et le jardinier du monde, chargé de soigner et de réparer tout ce que « la technique

[5] *Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix.* Editions Héros-Limite, 2013. p.14

industrielle », les « mathématiques et la chimie combinées en machine », a détruit « depuis environ cinquante ans », soit depuis 1888 environ. Ce n'est pas si vieux, dit Giono, les hommes de mon âge (43 ans), « se souviennent de la ferme de leur père et dans quelle situation était le paysan et la famille paysanne en 1914, au moment où le social s'est dit : « Allons, tentons le coup, utilisons-les à notre usage, nous verrons bien ce qu'ils en diront[6]. »
Le voici donc qui tire à grands traits le bilan de ce demi-siècle d'accélération agro-industrielle. Ce qu'on a perdu, dit Giono, c'est le temps - « Ni vous, ni moi n'avons la maladie moderne de la vitesse[7]. » Et nous savons, nous, modernes lecteurs de Virilio (1932-2018), que guerre et vitesse ont partie liée[8], sans compter le surmenage électrique, jour et nuit, de nos cités. Et avec le temps, la liberté s'en est allée, qui en est presque un synonyme, car qu'est-ce que « prendre son temps » et « aller à son rythme », sinon exercer sa liberté. Perte de la liberté paysanne, « de la liberté artisanale[9] », de la liberté individuelle, broyée dans et par la machine - la Mégamachine de la société industrielle.
Et avec la liberté, s'évanouirent l'aisance et le vrai goût des choses. Car, en ce temps-là, *in illo tempore*, l'argent « n'exerçait aucun contrôle » sur les campagnes. Bien avant Marshall Sahlins, l'auteur de *Âge de pierre, âge d'abondance* (1972)[10], Giono raconte que « de son temps », « On donnait abondamment les uns aux autres (…) J'ai mangé dans ma jeunesse mille fois plus de fruits et de meilleurs fruits que n'en mangent maintenant mes filles. J'étais le petit garçon d'un ouvrier cordonnier et d'une blanchisseuse et j'ai, moi maintenant tout en étant pauvre, mille fois plus d'argent que mon père n'en avait. [11] »

Ce qu'on a gagné en retour : Désertification des campagnes et transformation des derniers paysans en machinistes agricoles, expansions urbaines et entassements de populations, déshumanisation, mécanisation, déchéance des « hommes artificiels », dénaturés, prisonniers de conditions de vie artificielles. Il note, 18 ans avant que Günther Anders n'ait formulé les concepts de « honte prométhéenne » et d'« obsolescence de l'homme (1956) : « A la conscience de leur propre grandeur », ces hommes machines « ont substitué en eux-mêmes la conscience de la grandeur des machines[12]. »
« Ainsi, les hommes entraînés vers les 10% de bonheurs extraordinaires promis par la technique industrielle portaient le poids des 90% de malheurs nouveaux[13]. »

Ces hommes artificiels, ouvriers et employés, sont des fils de paysans ou d'anciens paysans, séduits par ces promesses de vie, de travail et de gain faciles ; et transformés par la société industrielle en machins dans la machine : Ils fonctionnent. Ils ne s'opposent pas à la guerre. Ils la préparent dans leurs usines qui ne sont au fond que des arsenaux, des usines d'armement. La guerre est leur travail. Les paysans y meurent, les ouvriers en vivent. « Alors qu'il se taisent. », éclate Giono, dans une invective qui s'adresse plus aux porte-parole reconnus des ouvriers, qu'aux ouvriers eux-mêmes[14].

« L'industrie est une fonction naturelle de la guerre », dit Giono, rescapé du massacre des paysans, vingt ans plus tôt. « Elle n'est jamais aussi prospère que dans la guerre » qui est

---

[6] *Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix.* Editions Héros-Limite, 2013. p.46
[7] *Idem,* p.14
[8] Cf. *Vitesse et Politique*, 1977. Galilée
[9] *Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix.* Editions Héros-Limite, 2013. p.81
[10] 1976 pour la trad. française chez Gallimard
[11] *Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix.* Editions Héros-Limite, 2013. p.48
[12] *Idem,* p.33
[13] *Idem,* p.32
[14] *Idem,* p.24

toujours la guerre aux paysans, au vivant. Suffise de voir comment l'industrie chimique a recyclé les gaz de combat en insecticides et herbicides. Les paysans ne veulent jamais la guerre, ils n'ont pas le temps, ils ont trop à faire à la terre. C'est de force qu'on les envoie servir de chair à canon alors que les ouvriers sont vite renvoyés dans leurs usines, fabriquer des obus, des tanks, des avions. Ainsi naissent conjointement la guerre totale et ses corollaires, l'économie de guerre et l'économie administrée, ainsi que le note aujourd'hui Hubert Bonin, un professeur d'histoire économique : « On rappelle du front nombre d'ouvriers et on mobilise la main-d'œuvre féminine et coloniale affectée aux entreprises par l'administration en fonction des besoins[15]. »

> « Nos qualités mêmes nous condamnent : ils savent bien que notre travail de la terre n'est pas une spécialité, mais qu'il est le naturel de notre vie et de la vie de notre famille ; les champs ne restent pas déserts après notre départ, et croyez-moi il n'est pas question de patriotisme si nos femmes se mettent à labourer, à semer, à faucher, si nos petits enfants de sept à huit ans se mettent à gouverner des bêtes vingt fois plus grosses qu'eux : c'est tout simplement parce que le travail de la terre est notre vie (…) nous ne faisons pas un métier, nous faisons notre vie, nous ne pouvons pas faire autre chose ; nous n'avons pas partagé notre vie entre le travail et le repos, notre travail c'est la terre, notre repos c'est la terre, notre vie c'est la terre (…) Voilà les qualités qui permettent précisément qu'on soit si désinvolte avec nous et qu'on ne s'en fasse pas pour nous râteler tout de suite tous vers les casernes. Nous, paysans, nous sommes le front et le ventre des armées ; et c'est dans nos rangs que les cervelles éclatent et que les étripaillements se déroulent derrière nos derniers pas. Alors, vous comprenez bien que nous sommes contre les guerres[16]. »

Giono voit dans la contradiction entre les paysans et les temps modernes, entre la paysannerie et « la technique industrielle », « la machine », « les innombrables machines », « les générations industrielles », « les hommes techniques », le conflit majeur de son temps, et peut-être de tous les temps, puisque recoupant au fond le combat de la vie contre la fonction. Il exalte un projet politique rustique ; le rassemblement et le soulèvement des paysans du monde entier, qui, en 1938, représentent encore « la grande majorité du monde », « dix fois supérieure à la masse des hommes techniques », afin d'instaurer « d'un seul coup sur la terre le commandement de leur civilisation[17]. »
Cette révolution paysanne n'aurait rien d'un dîner de gala et tout d'une violence sociale par laquelle une classe en renverse une autre : « Alors, vous comprenez bien que non seulement j'approuve votre révolte et toutes ses cruautés, mais je suis encore plus révolté que vous et encore plus cruel[18]. »

La civilisation à laquelle aspire le cruel Giono, meneur imaginaire d'une révolte imaginaire, ne peut que reposer sur une base sociale de petits propriétaires terriens : « Le paysan est un homme qui travaille avec le mot « propriété ». Avant tout il dit : « Ma terre, ma semence, ma récolte, j'ai eu du mauvais temps. » C'est l'individu pur ; c'est l'homme qui n'a pas besoin de la société, qui ne compte pas sur la société, qui se suffit à lui-même. Il est exactement comparable à un arbre. Il est profondément enraciné dans un sol d'où il tire sa nourriture. Il est formé par le sol qu'il habite. Il en a les qualités et les défauts. Il en est le complément pur, l'expression pure. Sa forme physique et sa matière spirituelle sont des produits de ce sol. Il n'est ni une classe, ni une

[15] *Le Monde*, 22/23 mars 2020
[16] *Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix.* Editions Héros-Limite, 2013. p.25
[17] *Idem,* p.35
[18] *Idem,* p.36

race ; il est une subdivision du règne animal ; il est l'homme. C'est lui qui a des rapports avec le monde. Il ne se classe pas dans la sociologie, il se classe dans la zoologie ; il ne fait pas partie d'un système spirituel d'invention : il est un transformateur naturel de matière. Il n'invente pas, il collabore. Il ne produit pas ; il se produit. Vous ne faites pas autre chose que vous faire vous-mêmes (nous parlerons du surplus tout à l'heure) ; vous êtes directement les ouvriers de votre vie[19]. »

On imagine l'effet de cette apologie de l'enracinement sur les communistes « sans patrie, ni frontières », *kominterniens* » des années trente, cinq ans avant que Simone Weil n'en rédige la version la plus éclatante, neuf ans avant que Camus ne la publie à titre posthume avec ce sous-titre « Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain[20] ».
Le scandale serait pire aujourd'hui où la revendication de « racines », d'appartenance à ce finistère européen, à sa continuité historique et culturelle plutôt qu'à toutes les autres, déclenche mécaniquement des accusations d' « essentialisme ». Au point qu'un jeune diplômé de philosophie, en lutte contre « l'écofascisme » et en résidence au Chiapas (il est partout chez lui), propose de proscrire ce terme d'« enracinement » pour lui substituer celui d' « ancrage ». Et en effet, « ce pays » (var. « l'Hexagone ») ne manque pas de nouveaux venus avides de s'y s'ancrer, et d'enrichir ses habitants antérieurs de leurs différences historiques et culturelles, avec le soutien véhément de nos sans-frontièristes.
On voit que le Commissariat aux archives (*1984*) n'est pas près de manquer de censeurs consciencieux. Ni Camus, ni Weil, ni Giono n'ont pourtant rien à voir avec Henri Dorgères et les « chemises vertes », sinon d'avoir vécu à la même époque et d'avoir été témoins les uns des autres.

> « Sans propriété, le paysan n'a plus aucune qualité paysanne. Il ne peut pas vivre sans propriété. C'est son premier outil. Je répète qu'il ne travaille pas pour un salaire ; il travaille pour vivre directement de son travail, sans intermédiaire, c'est-à-dire sans passer par le stade monnaie. (…) C'est pourquoi il est normalement attaché à la terre comme à une partie de son corps. C'est sa propriété ; elle est à lui. Dès qu'on change quelque chose dans cette liaison directe terre-corps, on détruit le paysan[21]. »

Si entre la terre et le corps, on interpose l'argent, dit Giono, le paysan devient un capitaliste (voyez nos exploiteurs agricoles, céréaliers de la Beauce, betteraviers de Picardie, cochonniers de Bretagne, etc.). Si l'on interpose la propriété d'Etat ou collective, on en fait un ouvrier. Il n'est plus son propre maître, mais un subordonné des directeurs et administrateurs de la coopérative ou de l'entreprise publique. Conclusion :

> « Les deux grands systèmes sociaux modernes : le capitalisme et le communisme sont des systèmes de démesure. Ils détruisent tous les deux la petite propriété paysanne. Le paysan ne peut accepter ni l'un ni l'autre sans devenir d'un côté un capitaliste et de l'autre côté un ouvrier. Dans les deux cas il cesse d'être un paysan[22]. »

Conclusion de la conclusion : Giono renvoie dos à dos, et dans une même révolte, les frères ennemis de l'industrialisme saint-simonien. Technocratie libérale du capital privé ; technocratie communiste du capital collectif. Il est d'abord et avant tout anti-industriel - « naturiste/naturien » pour reprendre le terme de certains anarchistes, tel le géographe Elisée

---

[19] *Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix.* Editions Héros-Limite, 2013. p.42
[20] *L'Enracinement. Prélude à une déclaration des devoirs envers l'être humain*. Gallimard, 1949
[21] *Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix.* Editions Héros-Limite, 2013. p.50
[22] *Idem,* p.56

Reclus (1830-1905) - mais Giono dit « panique », de Pan l'anarchique ; Pan *sivus natura*, le dieu rustre, hirsute, en rut furieux, de la toute-nature triomphale.

L'existence du paysan est unitaire, explique Giono, vivre et œuvrer sans temps mort, c'est tout un pour lui. Jamais son labeur ne suspend le cours de sa vie et jamais sa vie ne suspend le cours du labeur. « En tout et pour tout vous travaillez directement pour la vie. (…) Son but, le paysan l'atteint tous les jours, sur l'instant même. Il se satisfait longuement de vivre tous les jours[23]. » Il vit tout directement et non pas à distance, dans le spectacle d'une représentation, au contraire de « l'homme produit par la société moderne : ouvrier, bourgeois, homme d'école, (dont) nous voyons toujours (la) séparation »

> « Ce qui est la vie de l'ouvrier et, il faut le souligner, également la vie de son patron, la vie de l'industriel ; ce qui est la vie de l'homme d'école, je veux dire celui qui sort des grandes écoles où des apprentis sorciers professent la sorcellerie ; ce qui est la vie de la société ; et quand vous parlez à un homme socialement technique, il ne rêve que du temps où les machines feront tout le travail, où l'homme ne travaillera plus (…) que quelques minutes par jour à pousser des boutons de machineries ou à lever et baisser des commutateurs. Et qu'est-ce qu'il fera du reste du temps, lui demandons-nous ? Et il nous répond : il se cultivera ; quand ce pauvre homme a oublié, ne sait pas, ne peut pas savoir, dans sa position antinaturelle, que la vraie culture de l'homme c'est précisément son travail, mais un travail qui soit sa vie, ce qui, évidemment, n'est le cas pour aucun travail technique. On ne peut pas savoir quel est le vrai travail du paysan : si c'est labourer, semer, faucher, ou bien si c'est en même temps manger et boire des aliments frais, faire des enfants et respirer librement, car tout est intimement mélangé, et quand il fait une chose il complète l'autre. C'est tout du travail, et rien n'est du travail dans le sens social de travail. C'est sa vie[24]. »

En somme Giono ne veut pas d'un « revenu minimum garanti » comme l'envisagent Marx dans ses *Grundrisse*[25], et son disciple André Gorz dans *Les Chemins du paradis*[26] et *L'Immatériel*[27]. Il serait plutôt selon eux, l'un de ces réactionnaires typiques des classes moyennes, petits fabricants, détaillants, artisans, paysans cherchant à faire tourner en arrière la roue de l'histoire, et à restaurer « la position perdue de l'artisan du moyen-âge[28] ».
La « civilisation paysanne » qu'il regrette et espère en effet, ne peut être de manière indissociable qu'une civilisation artisane, avec ses maîtres ouvriers, ses ouvriers et apprentis, tels que Giono les a connus dans l'échoppe de son père cordonnier, et dans l'atelier de sa mère repasseuse. C'est son enfance qu'il voudrait retrouver, l'admiration éperdue devant l'habileté de son père et de ses compagnons avec leurs outils et leurs tours de main, la tiédeur et la tendresse des ouvrières de sa mère qui l'accompagnaient à l'école, et la chaleur de cette communauté de vie et de travail, groupée sur les trois niveaux d'une maison du midi.
Son socialisme n'est pas « scientifique », mais « utopique » pour reprendre la classification marxiste. Sa *Lettre* ressasse sur une trentaine de pages la haine et le mépris de l'argent « ennemi du paysan » - ou plutôt de la passion de l'argent. La « facilité », la « vulgarité », « l'inanité de l'argent ». Si l'on tente d'ordonner sa diatribe, Giono souligne que « la civilisation paysanne

---

[23] *Idem,* p.43
[24] *Idem,* p.45
[25] *Cf. Contribution à la critique de l'économie politique*, 1859
[26] 1983, Galilée
[27] 2003, Galilée
[28] *Manifeste du parti communiste*, 1848

s'est faite sans l'argent » (p.62), cette « nullité ». On ne peut vivre sans manger, mais on ne peut manger de l'argent.

> « Dernièrement je discutais justement de ce procès paysan avec une jeune communiste qui soutenait l'éminence de la technique en me disant : « On ne peut pas penser juste si l'on n'a pas de souliers ». Ce qui d'abord est contestable, mais admettons. Je lui répondis que plus sûrement encore on ne pouvait pas penser juste sans manger. Voulant dire que, si la technique est nécessaire, qu'est-ce que vous êtes, vous alors, les paysans qui donnez à manger à tous ? Je m'aperçus vite que la camarade ne comprenait pas. Elle avait perdu l'habitude de la simplicité[29]. »

La jeune communiste, dit Giono, fait la même « objection » que le capitaliste (« et je comprends dans capitaliste le capitalisme d'Etat »)[30]. L'une comme l'autre ne veulent plus admettre le corps à corps direct avec le monde et la matière (« comme le paysan va du corps à la terre »), ils ne veulent plus du difficile, de l'héroïsme du chef d'œuvre artisanal, il leur faut le détour par les machines et le capital. « Le communisme (…) n'a fait que transformer le capitalisme particulier en capitalisme d'Etat » au lieu de le détruire[31]. Il a abaissé les paysans jusqu'à en faire des ouvriers, des hommes artificiels, au lieu de hausser les ouvriers jusqu'à en faire des paysans, des hommes naturels. Au lieu de « rétablir le contact direct corps-matière ; avec un travail qui alors devient la vie ; sans qu'on ait besoin, pour intéresser l'homme à son travail de ces morales toujours les mêmes, de ces mots d'ordre toujours capitalistes : stakhanovisme, goût de la compétition et de la médaille ; forcer l'appétit spirituel, quand le travail, s'il était naturel, forcerait l'appétit du corps[32]… »
Ainsi, un Giono, piètre docteur *ès* politique, avait compris, et clamait en 1938, ce qu'un Badiou, un Besancenot, un Mélenchon ou n'importe quel balourd « anticapitaliste » refuse toujours de comprendre. Peu importe qui la possède, une Machine rouge détruit le monde et machinise les hommes tout autant qu'une Machine bleue, blanche ou verte.

Pour Giono, toute monnaie est monnaie de singe, pur chiffon de papier imprimé à volonté par les presses de l'Etat. Ce que chacun peut vérifier en cette période de « création monétaire », d'« injections de liquidités » et d' « argent hélicoptère », où le contribuable se prend à penser qu'on pourrait aussi bien rayer « la dette du tiers-monde » que celle « des générations futures » d'un trait de plume, pourvu que chacun ait du blé dans son grenier.
On ne peut manger la monnaie, elle n'a de valeur qu'imaginaire, pure manipulation de chiffres comme en fait le businessman dans *Le Petit Prince* (1946), qui additionne des millions de millions de… de quoi ? Il ne sait plus. Ah si !... de millions d'étoiles ! qu'il « possède », dit-il, parce qu'il y a « pensé le premier » - comme ces *businessmen* scientifiques qui posent des brevets de propriété intellectuelle sur des cellules et autres brins de vie, sous prétexte de « découverte » - même si ça ne lui sert à rien qu'à les compter et re-compter, à les « gérer », c'est-à-dire à écrire leur nombre sur un papier qu'il enferme à clef dans le coffre d'une banque - ce qu'il trouve « amusant ».
Giono enrage que l'argent, qui ne vaut rien ou presque, puisse acheter du blé, qui vaut tout ou presque. « Et c'est ça que vous allez donner pour ce papier imprimé pendant une heure de travail supplémentaire ? On ne peut plus guère parler ici de convention d'échange, ou bien, si vous souscrivez à cette convention, n'ai-je pas raison de dire que vous êtes des imbéciles[33] ? »

---

[29] *Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix.* Editions Héros-Limite, 2013. p.63
[30] *Idem,* p.51
[31] *Idem,* 52-53
[32] *Idem,* p. 53
[33] *Idem,* p.61

La civilisation paysanne de Giono, sa société d'abondance, est une économie de troc et de don. On échange des biens et des services réels, « à charge de revanche », on donne des biens et des coups de mains, « on rend service », en sachant bien que son tour viendra, que l'autre en fera autant à l'occasion. Comme on l'a fait des millénaires durant. Quant au peintre, au musicien et à l'écrivain, n'ayant plus que des vrais besoins, assez limités, il leur restera toujours assez de temps pour créer des chefs d'œuvre – « si j'en suis capable[34]. »

De fait, c'est bien du temps de Giono, disons entre 1870 et 1970, que l'argent a envahi l'économie paysanne - jusque-là très insulaire - et asservi les paysans aux banques, aux marchés, aux administrations, aux techniciens, afin de suivre la course aux rendements, à la surface, aux machines, aux bâtiments, aux intrants, aux spécialisations, à la rentabilité, entrainant les crises de surproduction, de mévente, d'effondrement des cours, de stockage, de destruction des stocks, les faillites, les suicides, les départs, l'exode ; tous éléments nécessaires à la constitution d'une agro-industrie.

C'est ce que Giono appelle « le jeu », l'appât du gain et la spéculation. Et chacun joue son jeu, celui-ci les fruits, cet autre le blé, celui-là les primeurs. Et pour un qui gagne, tous les autres perdent. Et celui qui a gagné hier, perd aujourd'hui ou demain, car on perd à tous les jeux et « qui envisage le gain doit envisager la perte[35]. » « Vous n'êtes plus des paysans, vous êtes des joueurs[36]. » lance-t-il à ses destinataires. Mais à la table de jeu, siègent également les courtiers de Chicago, les entreprises de matériel et d'agrochimie, et le Crédit agricole. Des joueurs qui ont les moyens de jouer gros jeu et de rester jusqu'à ce qu'ils gagnent. Et quand on est joueur, on doit jouer le jeu, payer ses dettes ou quitter le jeu auquel jouent tous les autres. Par goût du jeu, de la concurrence, du prestige. Pour être le coq, le « gros », le riche, jusqu'au jour où l'on se retrouve seul dans son village désert, et pourtant cerné d'étrangers, de retraités, de touristes, de gens qui travaillent en ville, qu'on ne voit pas et qu'on ne connaît pas. Tous les voisins étant morts ou partis en ville.

Cette course à la surproduction croissante qui réduit les producteurs à la faillite, à la faim, à la destruction de leurs récoltes, à l'exil urbain, c'est ce que Giono appelle « la démesure » ou « l'absurdité » technique. Il en multiplie les exemples, rapportés dans le langage de ses conversations avec ses amis paysans. « La crise de surproduction », c'est un lieu commun de la littérature économique du XIXe siècle, traité aussi bien par les penseurs révolutionnaires que par les universitaires bourgeois.
Que le « système » en soit réduit à détruire des marchandises, des machines, du capital, de la valeur, à fermer des usines et à mettre au chômage les ouvriers qui produisent ces marchandises, mais n'ont pas l'argent pour les acheter, a toujours paru la preuve décisive de l'irrationalité et de l'immoralité du capitalisme. Lorsque l'on « brûle du café dans les locomotives » ou que l'on « dénature le blé au bleu de méthylène », c'est-à-dire de la nourriture, *du pain*, le scandale pour Giono est multiplié. Mais au-delà du « capitalisme » se dissimule l'industrialisme - Giono dit « la technique » - c'est-à-dire l'origine du tourbillon vicieux.

> « Vous avez trop de blé. Le pain que le boulanger fait avec les farines *légales* (ndr. aux normes) est mauvais, physiquement mauvais, n'importe quel médecin vous le dira. La farine légale, blutée aux trémies légales donne une matière panifiable entièrement privée des phosphores et des diverses qualités nourricières de la farine

[34] *Idem,* p.64
[35] *Idem,* p.93
[36] *Idem,* p.92

> qu'on pourrait qualifier de sauvage, c'est-à-dire obtenue avec des procédés non techniques. (…) Si le blé manquait, il faudrait bénir ici la technique qui nous permettrait ainsi d'augmenter ce qui est rare. Mais le blé n'est pas rare ; au contraire, il est trop abondant. Cependant on le garde dans des silos avec son excellent et on continue à manger très cher le médiocre.
> Et si, demain, en plein milieu de l'abondance de blé, un ingénieur découvrait le moyen de faire rendre au grain 100%, le monde entier crierait au miracle et les prophètes techniques annonceraient au monde l'ouverture prochaine des portes du paradis terrestre. Personne ne pense que le plus simplement du monde deux grains de blé valent mieux qu'un.
> C'est la démesure de la technique.
> Mais, maintenant, continuez[37]. »

Il y aurait une autre solution, dit Giono, à son interlocuteur paysan : revenir à votre petite ferme. Mais l'autre pris dans sa course au chiffre ne l'écoute pas. Pour faire de l'argent, il faut vendre ; pour vendre, il faut produire ; pour produire, il faut des moyens de production ; pour avoir ces moyens, il faut de l'argent. Or plus il produit, lui et tous ses pareils et concurrents, plus l'abondance de l'offre réduit la demande, le prix de vente et le profit. Plus il produit, pire il produit. La quantité tue la qualité. Et de multiplier les exemples, les oignons, les asperges, les fraises, les melons, les pêches.

> « Tout le monde peut se payer des pêches à deux francs cinquante le kilo, mais la vérité c'est que ça n'a plus de pêche que le nom. J'aime mieux ne pas en manger que manger de celles-là, moi qui sais ce que c'est une pêche. Moi, aussi bien que les autres paysans, quand nous voyons les paniers de l'épicier pleins de ces fruits-là et les gens de la ville se précipiter sur cette nourriture, nous pensons que ce n'est pas possible d'être affamés à ce point-là. (…) Dans cinquante ans de ce régime, quand notre génération aura disparu, personne ne saura plus ce qu'est vraiment une pêche, et jamais personne ne le saura plus. Une joie de la terre aura disparu[38]. »

Dans cinquante ans, c'est 1988. L'année où Guy Debord remarque dans ses *Commentaires sur la société du Spectacle* : « On peut garder le nom quand la chose a été changée (de la bière, du bœuf, d'un philosophe). On peut aussi changer le nom quand la chose a été secrètement continuée : par exemple en Angleterre l'usine de retraitement nucléaire de Windscale a été amenée à faire appeler sa localité Sellafield afin de mieux égarer les soupçons après un désastreux accident en 1957, mais ce retraitement toponymique n'a pas empêché l'augmentation de la mortalité par cancer et leucémie dans ses alentours[39]. »

Giono vous l'avait bien dit, et il en a dit bien d'autres que bien d'autres n'ont fait que redire, à leur insu ou non, depuis 1938, et vous, que direz-vous, lecteurs de 2038, qui vous régalerez d'algues et d'insectes comprimés en tablettes, à l'abri de vos habitacles souterrains (mais connectés) ? Peut-être ce que Giono radotait déjà un siècle plus tôt :

« Le but de l'Etat moderne c'est de composer une termitière ; une masse de fourmis. Dans les Etats démocratiques comme la France, ou à peu près semblables, l'organisation sociale prévoit la place de grosses fourmis au ventre blanc qui sont des reines qu'on nourrit et qu'on soigne.

---

[37] *Idem,* p.73
[38] *Idem,* p.77
[39] Guy Debord. *Commentaires sur la société du Spectacle*, Editions Lebovici, 1988

Dans les Etats autoritaires fascistes : Russie, Allemagne, Italie, l'ordre social ne prévoit plus que la place d'un nombre très restreint de ces grosses reines et tend vers une reine unique au ventre énorme. Toute la différence entre les deux systèmes est là. Il n'y a pas progrès de l'un à l'autre[40]. »

C'est que la démesure, l'*hubris*, technique se transforme en démesure politique. « Créer est une œuvre individuelle. Les créations fascistes ne sont que l'œuvre d'un homme multipliée. Ce sont de simples créations de démesure ; elles ont l'âme tragique de la démesure. En Russie, en Italie, en Allemagne, on prend l'idée d'un homme et on la multiplie par mille ; on prend la force d'un homme et on la multiplie par mille ; ce n'est pas une découverte, c'est un retour en arrière. (…) Les cathédrales n'étaient pas des œuvres collectives, c'était des œuvres successives : les artisans ne se multipliaient pas en elles, ils s'ajoutaient les uns aux autres[41]. »
Et à la démesure s'oppose mot à mot, la juste mesure, l'équilibre symbolisé par le fléau vertical entre les deux plateaux de la balance (*libra*). « Midi le juste », dit Valéry en 1920 dans *Le Cimetière marin* qui porte en exergue cette traduction - fautive - de Pindare :

> « Ne convoite jamais, ô mon âme, la vie des immortels ; garde-toi d'entreprendre rien de ce qui pourrait excéder tes forces[42]. »

Ces mêmes vers - fautifs - qui figurent en exergue du *Mythe de Sisyphe*, en 1942, et qui inspirent « la pensée de midi » (Camus). Giono, Camus, Valéry, tous des Grecs imbus de sagesse solaire et d'un sens aigu de l'excès impie et fatal. Quant à Pindare, le pieux Pindare, plus ambigu et duplice que la sibylle de Cumes, ses vers doivent se lire en fait :

> « Ô mon âme, ne convoite pas la vie immortelle, mais épuise le champ du possible ».

Littéralement, « Ô ma chère âme, ne cherche pas avec avidité la vie immortelle, mais utilise sans reste les moyens à ta portée[43] ».

Mais si le destin et les dieux accroissent ton savoir-faire, ta *tekhné*, et tes *makhana*, tes moyens/machines, alors, tu peux convoiter un surcroit de vie, et qui sait ? cette vie immortelle qui excède pour le moment tes moyens. Car les Grecs partagent avec les Juifs cette conviction, si les dieux (les *elohim*) concèdent aux hommes les moyens techniques d'accroître leur puissance et leur existence, c'est leur faire injure et désobéir au projet divin que de gâcher ces dons, par malice ou paresse, en les laissant inexploités[44]. La juste mesure réside dans l'accomplissement du possible au juste moment.
Le châtiment de l'*hubris*, de la démesure technicienne, c'est l'exil du jardin primitif pour avoir goûté au fruit de la connaissance ; c'est l'atroce supplice de Prométhée, le voleur de feu, lié éternellement au rocher du Caucase, le foie éternellement dévoré par un aigle. Ou la confusion des langues parmi les bâtisseurs de Babel et la chute d'Icare dans la mer Egée pour avoir volé trop près du soleil. Eve, Adam et Prométhée ont payé cher ce feu et ce fruit volés aux Dieux pour tirer l'homme de l'animalité primitive - paradis perdu ou misère bestiale des cavernes. Et leur engeance s'interrogea aussitôt pour savoir si ces dons volés aux dieux étaient bénéfiques ou maléfiques, admettant des conclusions ambivalentes et contradictoires dans un même texte.

---

[40] *Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix.* Editions Héros-Limite, 2013. p.87
[41] *Idem,* p.88
[42] *Troisième Pythique*
[43] Traduction de Renaud Garcia
[44] Cf. *Genèse*, Ch.1, v. 27, 28, 29 et parabole des talents dans Matthieu, Ch.25, v. 14 à 30 ; et dans Luc, Ch.19, v. 11 à 27

Les dieux punissent également le vol de leurs pouvoirs et - une fois ce vol commis et présenté comme un « don » -, le mésusage et le non-usage de ces dons et pouvoirs.

Le châtiment de la démesure technique, de l'excès de volonté de puissance, pour les hommes d'aujourd'hui, c'est la transformation de l'individu en machin de la machine collective, dirigée par une technocratie libérale et privée (actionnaires et financiers capitalistes), ou communiste et publique (scientifiques, experts, cadres, ingénieurs).
Quel sera le châtiment des maîtres de la Machine pour leur avidité de puissance excessive ? A voir l'état du monde en 2020, on pourrait croire que la réponse saute aux yeux et que les machinistes ne subiront pas moins que les machins, les effets de leurs machinations. On sait qu'ils pensent autrement et entendent plutôt profiter de cet emballement de crises enchevêtrées et amplifiées les unes par les autres, pour accéder à un stade supérieur de la Machine, et se débarrasser du poids mort des machins superflus. La crise, l'enchevêtrement des crises en 1938 - sociales, morales, économiques, spirituelles - se résout en crise politique internationale, comme de multiples infections convergeant vers un exutoire unique ; la guerre.

Imaginez que notre gouvernement mobilise tout le pays pour reprendre une guerre totale, interrompue voici vingt ans, à l'automne 2000, après quatre ans de massacre et 1,4 million de morts. Tout le peuple des paysans et des villages exsangues, avec leurs monuments risibles et leurs terribles listes. La guerre ne sert à rien, dit Giono, la preuve, elle est toujours à refaire. Mais si les hommes font la guerre, et la refont, c'est au fond et en vérité qu'ils aiment cet énorme jeu de massacre - « La majorité est attirée par l'horreur[45] ».
Et Giono, lui-même, qui en appelle parfois à la guerre paysanne avant de se reprendre : « Je connais votre pacifisme paysan. Je sais que c'est le plus sincère. Je sais que vous êtes décidés à l'imposer au monde avec, s'il le faut, la plus grande des cruautés. Je sais que vous en êtes capables. Vous ne voulez plus jamais être les soldats de personne. Mais ne plus jamais être les soldats de personne signifie tout simplement ne jamais plus être un soldat[46]. »

Une seule solution, le retrait - ouvert ou caché, de corps ou d'esprit. « L'intelligence est de se retirer du mal ». La révolution individuelle du paysan, riche de son lopin et de son troupeau ; « l'homme naturel » qui est son propre maître, se suffit à lui-même et ne demande à personne - surtout pas à l'Etat, cette construction artificielle - la permission de vivre. « La civilisation c'est la possession du monde ; l'art d'en jouir » (…) « La pauvreté, c'est l'état de mesure. Tout est à la portée de vos mains. »
Giono transfère à la paysannerie le rôle messianique que Marx attribue au prolétariat industriel. « Vous n'avez pas besoin des militants modernes et de ces exhortations à l'union qui ne sont que les préludes à la constitution des troupeaux d'hommes[47]. » En se libérant, individuellement, les paysans « auront libéré le monde », « Votre libération entraînera la libération de tous. » l'Etat ne sera plus « notre maître », mais « notre serviteur ».

Giono reprend et résume une dernière fois ses idées-forces, comme un compositeur qui n'en finit pas de résoudre un morceau. Le paysan n'a rien à gagner à devenir capitaliste ni ouvrier. Il est, tel quel, la mesure de l'homme. Cette mesure qu'il ne doit pas dépasser, c'est « le nécessaire de sa famille, le nécessaire des quelques artisans simples, faciles à dénombrer qui produisent à côté de lui les objets indispensables à son travail et à son aisance » (p.111) « Ne travaillez plus pour vendre ; travaillez pour vivre. » Produisez moins, produisez mieux. Vivez

[45] *Lettre aux paysans sur la pauvreté et la paix.* Editions Héros-Limite, 2013. p.101
[46] *Idem,* p.103
[47] *Idem,*. p.107

plus, vivez mieux. « Quand on sait s'y prendre la vie vaut la peine d'être vécue. » (p.113) « Avoir ainsi cette diversité du travail qui enchante le cœur et le repose. Être le maître de son avenir. Vivre tous les jours ; et chaque jour tout le jour. Vous êtes revenus dans vos mesures et aucun social ne peut plus se démesurer. Vous pouvez bouleverser le monde en une seule saison. Vous n'avez pas à prendre des résolutions désespérées. Restez avec votre femme et vos enfants, ne quittez pas les mancherons de la charrue, c'est votre meilleure arme et c'est votre meilleur bouclier. » (p.114) Il appelle à la baisse de la production et au refus de vente, « Trois saisons après, l'Etat n'aura plus aucune puissance sur vous ; et ce qui est beaucoup plus admirable, l'Etat n'aura plus de puissance sur personne ni contre personne. » (p.115)

Cette énormité vous écarquille les yeux. Giono parle comme s'il n'avait jamais vu les gendarmes traquer les déserteurs ; comme s'il n'avait jamais entendu parler des réquisitions de récoltes, ni de ces « détachements ouvriers » que les communistes russes, par exemple, envoyaient dans les campagnes piller le grain des moujiks, et qu'il suffisait de « détruire les stocks de blé », « d'aller enterrer le blé en trop dans le fumier. » (p.120) Il gueule encore au nom des morts inscrits aux monuments des villages :

> « Comptez les noms et regardez la petite poignée de maisons serrées autour de cette tombe sans cadavre ! Car que voulez-vous qu'on vous dise ? Il est absolument indispensable que l'ouvrier fasse des obus, et des canons, et des fusils, et des cartouches, et qu'ils travaillent aux cellules des avions, et qu'ils construisent des bateaux de guerre. La grenade qu'on vous met dans les mains pour que vous la balanciez sur la gueule du paysan d'en face, il faut bien que l'ouvrier soit à son usine pour vous la faire et bien vous la remplir de poudre. (…) Ne vous inquiétez pas, vous dit la patrie, les ouvriers sont là et ils en mettent un bon coup, ils ne s'arrêteront pas de vous remplir les mains de grenades. Allez-y. Vous y allez. Et vous êtes les seuls à y aller[48]. »

Sa harangue expire enfin, ayant épuisé et son auteur, et son lecteur, sur ces trois lignes ultimes :

> « Se guérir de la peste n'est pas retourner en arrière, c'est revenir à la santé. C'est se retirer du mal. L'intelligence est de se retirer du mal.
> Briançon, Les Queyrelles,
> 16 août 1938 »

Entendez-vous lecteurs, qui nous demandez toujours « ce qu'on mettra à la place » de votre cancer technologique. Rien, on ne mettra rien. On vous laissera vivre simplement, en santé, jusqu'à la fin de vos jours.

2

Voici donc ce qu'on pourrait nommer par analogie un manifeste, sinon le manifeste, du paysannisme. Une théorie dont on trouverait des antécédents chez Tolstoï (1828-1910) - mais Tolstoï est chrétien -, et chez les populistes russes de Terre et Liberté (entre 1870 et 1880 environ), lors de leur « retour au peuple », c'est-à-dire à la campagne, au village et au paysan. Ces populistes, de jeunes lettrés des villes, militaient pour un socialisme agraire basé sur le *mir*, la communauté rurale traditionnelle, afin d'éviter à la Russie le passage par le capitalisme et l'industrialisation ; et Marx (1818-1883), consulté par courrier et par Vera Zassoulitch (1851-

[48] *Idem,* p.119

1919), le 16 février 1881, s'était longuement gratté la barbe, avant de concéder, après trois brouillons de lettres, dans sa réponse du 8 mars, que oui… peut-être… les matériaux recueillis dans les sources originales - après avoir appris suffisamment de russe pour les lire - l'avaient convaincu que « cette commune est le point d'appui de la régénération sociale en Russie, mais afin qu'elle puisse fonctionner comme telle, il faudrait d'abord éliminer les influences délétères qui l'assaillent de tous les côtés et ensuite lui donner les conditions normales d'un développement spontané[49]. »

Mais les « influences délétères » l'avaient emporté et les paysans avaient dénoncé les jeunes populistes aux popes et aux gendarmes, reniant le parti qui défendait la civilisation paysanne russe, et ouvrant du même coup la voie aux sociaux-démocrates, futurs bolcheviques, champions fictifs du minuscule prolétariat industriel des villes et champions réels de la technocratie des directeurs, ingénieurs, spécialistes et autres « professionnels » de l'*intelligentsia* révolutionnaire.
Mais Giono ne parle pas de Tolstoï et encore moins des populistes. Son paysannisme est un jaillissement personnel, issu du choc de facteurs contradictoires ; souvenirs d'enfance paysanne et artisane, lectures de jeunesse des poètes grecs et latins, persistance d'une population paysanne en 1938 (« Il y a neuf millions de paysans en France. » p.110), pour les facteurs positifs ; expérience de la violence industrielle, étatiste et urbaine de la Grande Guerre, découverte de la misère esthétique et existentielle de la grosse ville, rejet de la massification et du machinisme dont l'usine fournit alors la combinaison type, pour les facteurs négatifs.

Philosophiquement - il faudrait dire, mythologiquement - Giono est athée, matérialiste et *panique*. Adepte du Grand Pan qui n'est pas Dieu, mais Tout. Politiquement, s'il faut condescendre « au social » comme il dit, il est paysanniste, parce que la paysannerie est la population humaine par excellence, la plus proche par ses conditions de vie, de ses origines terriennes (*humus*) et de l'esprit panique. Et parce que cette population, quel que soit l'Etat dont elle relève, est la première cible et la première victime de l'abattoir industriel, sous sa forme guerrière et destructrice, ou économique et productrice. La modernité machiniste abhorre et abolit l'arriération paysanne. La paysannerie paraît donc à Giono, par ses intérêts matériels, directs et vitaux, par son mode de vie, sa mentalité, sa mémoire, son nombre, la seule force sociale - avec les artisans qui lui sont liés - capable de retourner le cours affreux de la machination.

Encore faut-il qu'un prophète lui révèle sa position unique dans le monde et au sein de l'humanité, ainsi que sa mission : se libérer en libérant l'homme des villes de l'affreuse machination ; libérer la nature de l'effroyable chaos industriel (*catastriel*), et restaurer la beauté, l'harmonie, l'équilibre - l'ordre du monde. Ce que les Grecs nomment le *cosmos*, souvent traduit par parure, ornement, (cosmétique), et dont les poètes firent un tel usage. L'ordre naturel qui donne à l'arbre, quels que soient son espèce et l'individu, une forme idéale, à la fois belle et nécessaire, et différente pourtant de toutes celles des autres ; cependant qu'une échelle, une grue, un derrick, quelles que soient leurs couleurs, tailles et matériaux, leurs différents *design*, ne seront jamais que de pauvres choses, assez hideuses dans leur uniformité fonctionnelle. Ce n'est pas une question de goût mais d'accord ou d'hostilité au monde.

Ainsi la grâce de la Tour Eiffel à laquelle nous sommes si attachés pour des motifs mémoriels et sentimentaux, ne peut s'expliquer que par l'élan sur fond de ciel, de sa pure forme, abstraite et ironique, au-dessus d'un bas plan oppressant. En apparence elle ne sert à rien. En réalité

[49] *Lettre de Karl Marx à Vera Zassoulitch*, le 8 mars 1881

chacun sait bien qu'elle a une fonction précise, c'est une machine à faire beau, à élever et soulager l'esprit ; une machine construite sur les principes du collage et du détournement (la grue, le derrick), tout comme la raffinerie du Centre Pompidou. On ne sent rien devant ces machines si l'on n'a pas leur mode d'emploi, sinon une sorte d'écrasement face à leur surplomb grandiose et à leur aspect formidable. Alors que la beauté du monde (*mundus*, beau, par opposition à immonde), vous saute aux yeux et au cœur, pour peu que l'horreur industrielle n'ait pas défiguré l'heure et le lieu.

Le paysannisme de Giono est donc la tentative de traduction politique (« sociale »), de sa mythologie panique. Mais que vaut ce paysannisme à l'épreuve des réalités ? L'idée qu'il nous vante du paysan et de la paysannerie est-elle adéquate à leur réalité, individuelle et collective ? Croit-il vraiment lui-même à cette figure qu'il nous donne en modèle ? Que la paysannerie puisse accomplir la mission socio-anthropologique qu'il lui assigne ? De quels paysans réels, nous parle Giono, enquêteur, sociologue et anthropologue, quand il ne parle pas des paysans d'Hésiode, Virgile et Théocrite ?
On se souvient de ceux de son enfance et des collines, évoqués dans *Jean le bleu* (1932), enfance, collines et paysans similaires à ceux de Pagnol dans ses propres souvenirs[50] ; c'est-à-dire la Provence d'avant la Grande Guerre qui précipita le monde dans l'immonde. Et puis ceux qu'il croise lors des séjours et virées, au Contadour, dans le Trièves et le Briançonnais, et qu'il feint de voir comme il feint de les croire.

***

A vrai dire, à part George Sand, la bonne dame de Nohant, et ses romans champêtres (*La Mare au diable*, 1846 ; *François le champi*, 1848 ; *La Petite Fadette*, 1849 ; *Les Maître sonneurs*, 1853), les écrivains du XIXe, Balzac (*Les Paysans*, 1844), Flaubert (*Madame Bovary*, 1857), Zola et Huysmans (*La Terre*, *En rade*, 1887), Maupassant dans ses dizaines de contes publiés entre 1880 et 1890, ont des paysans une vision rien moins qu'idyllique, quitte, aujourd'hui, à faire glapir Zelda d'indignation. Zelda, vous savez ? La fille du notaire installé dans cette belle vieille maison authentique du village, la petite Parisienne toujours bien accueillie dans les fermes du pays. Que voulez-vous, ces auteurs sont réalistes, voire *naturalistes*, comme elle le crache avec une charmante moue de mépris, et un geste du poignet, une sorte de torsion ou de cassé non moins charmant, comme pour chasser les mouches. Comme si elle avait passé son enfance au cul des vaches. Comme Emilie Carles, par exemple.

Si quelqu'un peut donner un avis autorisé sur le paysannisme de Giono, à la fois par sa vie de paysanne dans la vallée de la Clarée, voisine de Briançon, et par ses lectures d'institutrice dans les écoles de sa vallée, c'est bien Emilie Carles, née en 1900 - cinq ans après Giono - et morte en 1979 - dix ans après lui. Anarchiste et pacifiste viscérale, à vie révoltée pour avoir perdu son frère et son beau-frère dans des conditions atroces, lors du massacre du troupeau paysan, en 14-18. Un frère à qui elle prête un discours certainement plus élaboré qu'il ne le fut, lors de sa dernière permission, au point qu'on dirait du Giono :

> « Tu vois, me disait-il, tout ce que nous a raconté l'instituteur sur la patrie, sur la gloire, ce ne sont que des balivernes et des menteries. Il n'avait pas le droit de nous

[50] Cf. *La Gloire de mon père,*1957 ; *Le Château de ma mère,*1959 ; *Le Temps des secrets*, 1962 ; *Le Temps des amours*, 1977

> faire chanter *Flotte petit drapeau*… Qu'est-ce que ça signifie ? hein ! Tu peux me le dire ? »
> Non je ne savais pas, je ne voyais pas.
> « Emilie, si jamais tu fais la classe un jour, il faut dire la vérité aux enfants, parce que c'est simple, le type qui est en face de toi, l'Allemand, il a certainement une charrue ou un instrument de travail qui l'attend chez lui. Après la guerre, lui et moi, si on n'est pas mort, si on n'a pas complètement perdu notre dignité d'homme, il faudra bien qu'on se remette au boulot pour réparer les ruines laissées par la guerre, mais la guerre, ni lui ni moi on en aura eu quelque chose. Ce sont les capitalistes et les richards qui auront fait des bénéfices en vendant leurs armes, ce sont les militaires de carrière qui auront gagné du galon et pris de l'avancement, mais nous, on n'aura rien eu, on n'aura rien gagné. Tu comprends[51] ! »

Voilà donc une prédicatrice missionnée par le testament oral d'un frère mort. Ajoutons pour faire bon poids qu'Emilie Carles et ses anciens élèves devenus agriculteurs réussirent en 1974 ce que leurs voisins du Val de Suse, côté italien, tentent d'obtenir depuis le milieu des années 90 ; l'annulation d'un projet de voie de communication détruisant leur vallée. Une autoroute Marseille-Fos/Turin-Gènes dans le premier cas, un TGV Lyon-Turin dans le second.

Emilie Carles n'était pas écrivaine, elle n'a publié qu'un livre de « propos recueillis » par le journaliste Robert Destanque, mais cette *Soupe aux herbes sauvages*, au titre si nigaud, éditée en 1977 chez Robert Laffont, a connu l'un de ces succès à millions d'exemplaires et à traductions multiples qui élude à jamais la plupart des écrivains.
Qui plus est, ce récit de vie dans la veine de la collection *Terre humaine* (chez Plon), est un document historique et ethnographique de première main sur la paysannerie du monde d'avant (d'avant la Grande Guerre), dans ce Briançonnais où Giono vient et revient ; où il puise une partie de ses « exemples paysans » ; où il écrit enfin sa *Lettre aux paysans sur la paix et la pauvreté*.
Première déconvenue ; Emilie Carles ne cite pas une fois le nom de Giono, son compagnon d'anarchie et de pacifisme, vedette littéraire de son époque et fréquent visiteur du Briançonnais. Ce n'est pourtant pas faute de lire, non seulement « toutes les revues progressistes de l'époque, *Le Canard enchaîné*, *La Patrie humaine*, *l'En-Dehors* », mais également « la littérature contemporaine (…) Panaït Istrati, Céline, Albert Londres et bien d'autres encore ainsi que le *Nouvel Age littéraire* d'Henri Poulaille[52]. »

> « Et Henri Bérault (*sic*)? C'était formidable aussi, c'est lui qui a écrit *Au bois des Templiers pendus*. Je crois que dans toutes les lectures que j'ai faites c'est une de celles qui m'ont le plus marquée. On y parlait de la persécution des templiers au Moyen Age, Bérault était un homme qui écrivait… Ca avait une valeur, un poids, il y avait quelque chose de fantastique dans son livre. J'ai pleuré quand on l'a tué, dire que l'on tue des types comme ça[53] ! »

Rectifions l'orthographe et la mémoire défaillantes d'Emilie Carles (et de son confident Robert Destanque). Henri Béraud (1885 - 1958), n'a pas « été tué », mais condamné à mort en décembre 1944 pour « intelligence avec l'ennemi », puis gracié et emprisonné jusqu'en 1950. Ce Lyonnais gourmand étant passé du dreyfusisme et du *Canard enchaîné* (où on le crédite

---

[51] *Une soupe aux herbes sauvages.* Ed. Robert Laffont, livre de poche. p.65
[52] *Idem,* p.169
[53] *Idem,* p.192

d'avoir introduit le juliénas), à *Gringoire* et à l'antisémitisme nationaliste. En bref : les Juifs ne se fondent pas dans l'identité nationale, ils sont toujours autres et ailleurs. Une thèse d'ailleurs partagée par Rabi - Vladimir Rabinovitch - l'ami de Giono et d'Emilie Carles, que nous retrouverons bientôt. Les romans de Béraud se vendaient à des centaines de milliers d'exemplaires et il reçut le prix Goncourt en 1922 pour *Le Martyr de l'obèse*, qu'on ne saurait trop recommander aux amateurs de tartines indigestes contre la « grossophobie et toutes les discriminations ».
De même, ce n'est pas *Le Grand troupeau* de Giono qu'Emilie Carles élit comme chef- d'œuvre de la littérature pacifiste, mais *Voyage au bout de la nuit* paru un an plus tard, en 1932, qu'elle cite et célèbre sur trois pages : « C'est des textes comme celui-là qu'on devrait apprendre aux gosses, non seulement ils y apprendraient la langue française, mais ça serait fini, plus un ne marcherait pour aller se faire tuer[54]. »
Non qu'Emilie Carles, parlant 45 ans plus tard, soit insensible à la perdition ultérieure de Céline, mais elle a la franchise et la bravoure de ne pas renier les auteurs de sa jeunesse. Ni de faire des procès rétrospectif à ceux que son mari, Jean Carles, un ouvrier des villes, anarchiste et peintre en bâtiment, lui a fait découvrir, lui ouvrant « toutes les portes qui mènent à l'humanisme : Selma Lagerloff, Neel Doof, Knut Hamsum, Blaise Cendrars, Panaït Istrati, Del Castillo, Emile Arnaud, Henri Bérault, Ignace Silone, Remarque et bien d'autres[55]. »
La cohérence *aussi* doit obéir à la juste mesure et à l'équilibre, sous peine de verser dans le fanatisme obtus qui ravage ces dernières années les intégristes de l'identité (néo-sexistes, néo-racistes, néo-bigots, etc.).

> « Il y a des contradictions dans le pacifisme, c'est-à-dire que, en face d'une réalité, on se trouve pris dans un nœud de contradictions… on voudrait que personne ne fasse la guerre, on ne voudrait plus qu'il y ait des militaires et des bellicistes et, en même temps, la réalité nous oblige à faire des choix. Par exemple, pour un pacifiste, au moment des maquis et de la libération, c'était difficile de dire : « Je ne suis ni pour les uns, ni pour les autres », parce que l'on savait que les Allemands c'était l'esprit du mal, les camps de concentration et l'assassinat du peuple juif. En face, il y avait des hommes et des femmes qui se révoltaient contre ça, qui RESISTAIENT CONTRE CA, parce qu'ils ne voulaient pas que ce nouvel ordre s'établisse. Et il y avait Céline. Lui, s'ils ne l'ont pas tué, s'ils ne l'ont pas ASSASSINE, c'est parce qu'il s'est échappé, parce qu'il a fui, sinon s'il n'avait pas quitté Paris, ils l'auraient fusillé comme les autres. Même s'il s'est trompé, même s'il a eu des paroles malheureuses pendant la guerre, Céline est resté un monument, comme homme et comme écrivain. *Le Voyage au bout de la nuit*, c'est un chef-d'œuvre de la littérature, c'est fantastique. Il touche à tout cet homme-là. Il a prévu la guerre de 40 quand il a écrit *Bagatelles pour un massacre*. Avec Jean nous lisions tous ses livres, mais celui qui m'a le plus marquée c'est *Le Voyage* parce qu'on y trouve tout et surtout parce que l'on s'y retrouve. Les premières pages ont été une révélation pour moi, ce qu'il disait de la guerre correspondait tellement à ce que moi j'avais vécu et ressenti, c'était tellement la réalité, celle de Catherine et de son mari, celle de Joseph, qu'après les avoir lues je ne pouvais plus revenir sur ces pages-là. Il faudrait que tout le monde les lise et les connaisse par cœur, je crois bien qu'après plus personne n'accepterait d'aller se battre au nom de n'importe quoi. »

[54] *Idem,* p.193-195
[55] *Idem,* p.255

Mais chère madame Carles, pauvre innocente paysanne et institutrice du siècle dernier, vous deviez bien sentir, déjà en 1977, qu'il n'était plus question d'apprendre à lire aux gosses ni à quiconque, et surtout pas la langue française. Que vous n'aviez été que l'agente de l'éradication des us et patois locaux. Et ainsi votre carrière aura parcouru des années vingt aux années quatre-vingt, la courbe qui allait de la fin des paysans et des langues paysannes dans les villages et vallées, à la fin de l'école et de la langue française dans les banlieues et « cités » périphériques des grandes villes.
On n'a pas besoin de savoir lire, ni écrire, de nos jours, pour jouer sur les écrans ; ni de la langue française pour faire carrière. Il suffit de jargonner le franglish ou le globish, éventuellement hérissé de mots d'arabe et d'argot de cité pour les *rappeurs*, les *dealeurs* et leurs clients. Voire d'abandonner carrément le français pour l'anglais, comme tant d'*expats* et de cadres, ingénieurs et scientifiques, qui vivent en France (« ce pays », « l'Hexagone »), comme des Américains à l'étranger.

Autre déconvenue, la rudesse paysanne, celle des hommes et de leur vie, vécue par Emilie Carles, se révèle beaucoup moins attrayante que vue à travers les souvenirs, les lectures, les yeux et l'imagination de Giono - quoique non moins féroce et splendide, parfois. C'était voici un siècle en France, dans ces vallées du Briançonnais ouvertes sur l'Italie et le Dauphiné, voies de passage fréquentées depuis des siècles, flanquées de forteresses royales, peuplées de paysans réputés pour leur souci de l'instruction, au point que Victor Hugo dans *Les Misérables*, célèbre cette « petite république » du Queyras et des vallées voisines, où les paysans payent des maîtres itinérants pour enseigner à lire et à écrire à leurs enfants, « huit jours ici, dix jours là » ; et l'on se croit par moments dans le terrible portrait de La Bruyère, sous l'Ancien régime :

> « L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par la campagne, noirs, livides, et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent et qu'ils remuent avec une opiniâtreté invincible ; ils ont comme une voix articulée, et quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine ; et en effet ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières, où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines ; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé[56]. »

Trois siècles plus tard, ces « animaux farouches » ont toujours beaucoup d'enfants. Il en meurt beaucoup. Mais c'est le veau que l'on pleure :

> « C'était ainsi, les paysans avaient bien souvent plus de prévenance pour la vache prête à vêler, plus d'attention pour le veau nouveau-né qu'ils n'en avaient pour leur propre femme ou leurs enfants. La misère tout court l'emportait sur la misère du cœur. (…) Pour eux, les sacs d'avoine, l'élevage des porcs, la tonte des moutons ou les contrats de mariage, c'était la même chose, ils mettaient tout dans le même sac[57]. »

A la mort de sa propre fille, une enfant de six ans percutée par un camion militaire, en 1938, Emilie Carles s'entend reprocher au bout de quelques jours par son père : « Mais cesse de pleurer, c'est ridicule à la fin, cette petite ne fait faute à personne[58]. »

---

[56] La Bruyère, *Les Caractères*, 1687
[57] *Une soupe aux herbes sauvages.* Ed. Robert Laffont, livre de poche. p.11
[58] *Idem,* p.201

« Le patriarcat » - c'est elle qui emploie le mot et, pour une fois, il n'est pas employé à tort et à travers - Emilie Carles l'a vécu et l'a vu, à travers sa mère, ses voisines, mariées contre leur gré, esclaves des beaux-parents, accumulant les couches et ne s'en relevant le lendemain, ou le surlendemain, que pour se crever à la tâche. Une crasse ignorance sexuelle se mêlait à des brutalités de bouc. Les vieux, la génération des parents d'Emilie, n'avaient jamais vu leurs conjoints à nu. Ils copulaient par le « pertuis », une fente dans leurs chemises de chanvre. Des femmes ne savaient pas comment elles s'étaient retrouvées enceintes. D'autres ne le savaient que trop, à force d'être forcées.

> « Ceci dit, des enfants, il y en avait tant tellement ! Il en venait beaucoup plus qu'il n'en était désiré. Avant 14, dans toutes les familles, on comptait au moins six ou sept gosses. C'était un minimum, beaucoup en avaient dix ou plus… Il n'y avait ni contrôle ni rien. Dès leur mariage les femmes en avaient un pratiquement chaque année. Dans un pays pas loin d'ici on a même eu un record, les exploits de celui que j'appelle « l'irresponsable » pour ne pas le nommer. Cet homme eut d'abord une première femme, il l'avait prise quand elle avait dix-huit ou vingt ans et il lui avait fait des enfants jusqu'à ce qu'elle en meure. Elle en eut treize et mourut en couches à l'âge de trente-trois ans. Après cela il prit une seconde femme et il en eut dix autres. Vingt-trois gosses en tout ! C'est peut-être un record mais c'est aussi un crime, quand on pense aux conditions de vie qu'ils avaient… Dès qu'ils étaient en âge de s'en aller travailler, il les chassait de chez lui[59]. »

A la mort de sa mère, foudroyée en pleine moisson, Emilie Carles avait quatre ans et cinq frères et sœurs. « C'était le Moyen Age ou presque, un pays de montagnards qui ne connaissaient que le travail, la maladie et la mort[60]. » C'était des villages où l'on comptait cinq à dix cafés pour quelques centaines d'habitants, où un homme buvait ses quatre à dix litres par jour. Où, les bêtes rentrées, les récoltes engrangées, on cuisait le pain pour six mois dans le four communal, avant que le froid et la neige n'isolent et ne glacent le pays. Où dans la pièce commune, on se chauffait et l'on cuisinait à la cheminée, au risque de prendre feu. Au point que l'arrivée du poêle fut pour la petite Emilie Carles la première révélation, merveilleuse, du progrès, et celle qui l'impressionna le plus, avant l'arrivée de « la première cuisinière, la première ampoule, la première baignoire, la première voiture, le premier tracteur[61]… »

Il y avait encore ces veillées, si chères aux paysannistes qui ne les ont jamais connues. On y contait encore des histoires, des cancans, des nouvelles, tout en filant, tricotant, réparant les harnais ; les femmes dans leur coin, les hommes de leur côté, les gosses au milieu ; et quelquefois tous réunis pour chanter ou entendre de vieilles aventures des anciens, avec les loups souvent. Les parents disaient qu'on n'apprenait que des bêtises à l'école, le travail des champs passait d'abord. Les enfants y allaient dès l'âge de six ans - mais ça, on le voyait encore dans les années 60, et l'on pourrait nommer ces campagnes de Picardie, du Jura, de Savoie où, avec les petits paysans, on allait ramasser les patates et mener les bêtes « en champ ».
Des ouvriers sans ouvrage, des vieux sans force, se pendaient pour ne pas être à charge. On travaillait de l'aube à la nuit, de 4 heures à 22 heures, en été et en horaire de chef de gare, et dès la sortie de la messe, le dimanche. Les vêtements passaient d'aînés en cadets, puis aux benjamins et aux petits derniers s'ils n'étaient pas en haillons. Pareil pour les brodequins. On disait « vous » au Père, on parlait patois et on tuait le cochon une fois l'an : « Hé ! Père Allais,

---

[59] *Idem,* p.39
[60] *Idem,* p.20
[61] *Idem,* p.41

préné mé lou gross, verin qué farin oun boun marchà. » Voilà un échantillon de la langue que Emilie Carles et ses collègues ont contribué à éliminer au profit du français de l'Etat et de la classe supérieure. Une langue toute pratique, limitée aux besoins immédiats de la vie quotidienne, elle-même limitée à ses tâches pratiques et sans phrases.
Ce n'est pas la langue que Giono prête à ses paysans, un pseudo-parler paysan, saturé de vieux mots et de tournures pseudo-archaïques, aussi fabriqué que l'argot parlé de Céline. La langue que les critiques de l'école de la IIIe république - nulle part plus nombreux que parmi les membres de l'Education nationale - reprochent aujourd'hui à Emilie Carles d'avoir enseignée à ses élèves, c'est celle qui leur permettait de se développer intellectuellement, d'accéder à 2000 ans d'histoire et de culture, et de tenir tête à l'Etat et aux classes supérieures, s'ils en avaient le désir, le courage et la force.

On faisait un peu de contrebande de bétail avec le Val de Suse voisin ; on se volait ou on se tuait quelquefois entre voisins, pour une histoire de bois et dans les bois, la nuit, de façon bien sournoise, d'un coup de bûche ou de hache, et l'on se vengeait de même, sans mettre les gendarmes dans ses affaires. Il y avait encore des sorcières puisqu'on y croyait. Celle du Lauzet était vieille et laide, évidemment, le nez crochu, le menton en galoche et elle avait le mauvais œil, à rendre une bête malade ou à jaunir le foin. On s'épiait, on cancanait, on médisait ; tout comme on le fait aujourd'hui dans les « quartiers », qui ressemblent par beaucoup d'aspects à des villages urbains.

> « On avait beau dire qu'un siècle s'était écoulé entre le début de la guerre et après, il restait quand même pas mal de choses à changer, et c'était justement cette question qui me préoccupait à cette époque-là : le rôle que je devais avoir auprès des enfants dans des pays comme les nôtres. C'était difficile de se faire une idée claire, mais ça me paraissait essentiel d'essayer. Ce qu'il fallait avant tout, c'était leur ouvrir les yeux, faire tomber toutes ces vieilles coutumes pour leur apprendre à vivre autrement, leur apprendre à vivre tout court et à aimer la vie, les détacher de l'alcoolisme et les prévenir contre les mensonges et les stupidités de l'Eglise et de l'Etat.
> Depuis que j'étais petite fille j'avais tellement désiré devenir maîtresse d'école que j'avais eu le temps de prendre conscience de l'importance de cette mission. A mes yeux les instituteurs sont responsables de toutes la société. Ce sont eux qui ouvrent l'esprit aux gosses, qui leur montrent ce qui est bien et ce qui est mal. Cette responsabilité était maintenant la mienne et je devais en assumer les conséquences. Je me sentais suffisamment courageuse et patiente pour y parvenir, parce que, quand on a des gosses avec soi, il ne suffit pas de leur apprendre à lire, à écrire et à compter, il faut aussi leur apprendre à lire entre les lignes, c'est-à-dire à réfléchir et à penser par eux-mêmes, et ça, ce n'est pas toujours facile[62]. »

> « Sans amour il vaut mieux ne pas enseigner, il vaut mieux faire un autre métier. Pour moi c'était une vocation. Et puis, il n'y avait pas que les enfants, il y avait aussi les parents et les grands-parents. C'étaient eux qui retenaient le progrès et empêchaient les idées nouvelles de s'imposer. A cette époque-là je le pensais déjà. « Quand on a les enfants on a les parents » et c'était vrai. Ce sont les enfants qui amènent d'autres idées à l'intérieur de la famille, même si elles ne sont pas acceptées tout de suite, elles font leur chemin et peu à peu ce sont les enfants qui prennent le dessus. Il restait tant de choses à faire, tant de vieilles idées et des habitudes à mettre en l'air. Le patriarcat, le droit d'aînesse, la soumission des femmes, l'abrutissement par le travail,

[62] *Idem,* p.118

l'alcoolisme, les croyances, les superstitions et bien d'autres encore. C'était à moi de leur apprendre tout ça, j'étais décidée à me battre si nécessaire[63]. »

« Dans un pays arriéré comme ici, avec la vie que j'avais eue, ce qui me paraissait essentiel, c'était de leur ouvrir l'esprit à la vie, c'est-à-dire de faire éclater les barrières dans lesquelles ils étaient enfermés, de leur faire comprendre que la terre est ronde, infinie et diverse et que chaque individu, qu'il soit blanc, noir ou jaune, a le droit - et le devoir - de penser et de décider par lui-même (p.242) … Je leur disais qu'un homme doit se défendre contre l'exploitation et contre l'abrutissement par le travail, (p.243)… Je savais que les freins les plus puissants se trouvaient en dehors de l'école, dans les familles et que, en définitive, c'était là que devait s'opérer le changement. Comment faire ? Je me suis attaquée au patriarcat, à l'alcoolisme et au chauvinisme. Ils n'avaient fait que trop de ravages. Ce ne fut pas du goût de tout le monde, mais je m'en fichais, je savais que lorsque les enfants grandiraient ils prendraient le pas sur leurs aînés et qu'à ce moment-là il resterait quelque chose de ce que je leur avais appris. (p.243) »

Brave petite hussarde du progrès, missionnaire de l'hygiène et de l'électro-ménager.

« Quand je leur parlais de la propreté et des soins du corps, je les emmenais aux Arcades (NdA. L'hôtel qu'elle tient avec son mari Jean Carles). Je leur montrais une salle de bains, un W.-C., une machine à laver la vaisselle ou le linge et je les faisais fonctionner. C'était une chance que d'avoir ça sous la main, pas une phrase ne pouvait remplacer l'expérience et je dois dire que quand les gosses avaient vu fonctionner une de ces machines ils avaient compris, ce n'était plus la peine de revenir dessus[64]. »

« Pour la plupart, le changement était long à venir. Beaucoup de familles vivaient sans aucun confort, au point qu'ils se chauffaient et qu'ils cuisinaient encore avec le feu de cheminée. Nous nous avions un fourneau et une cuisinière au gaz butane, mais c'était une exception. Il faut imaginer ce qu'était la vie des femmes qui devaient se débrouiller avec ça, allumer le feu, supporter la fumée, c'était si peu pratique que, pendant les périodes de grands travaux, le midi, les paysans ne cuisinaient pas. Ils mangeaient cru, ne prenaient pas le temps d'allumer un feu, ni même de faire réchauffer leurs aliments. S'ils avaient eu l'électroménager, une cuisinière à gaz, ils auraient pu le faire[65]. »

Et encore, attendez voir le tracteur, le formica et la télé.

Bref, des années vingt aux années soixante, Emilie Carles obéissant à sa vocation d'institutrice, s'épuise à répandre les « idées nouvelles » chez les enfants et à ruiner les vieilles coutumes des parents et des grands-parents. En 1925, déjà, elle voit avec satisfaction le « vieux monde faire craquer sa vieille peau » et « devenir un souvenir. » Il n'y a plus de curé dans son village de Val-des-Prés, l'église, déjà, disparaît du paysage, et le bâtiment ne sera plus bientôt qu'une relique patrimoniale. « Tout change, la mode, les moeurs et les techniques… L'électricité fait son apparition dans les chaumières, la T.S.F. nous apporte les nouvelles de la terre entière, les

[63] *Idem,* p.119
[64] *Idem,* p.244
[65] *Idem,* p.184-185

voitures et les camions commencent à sillonner les routes. Le téléphone, l'aviation, les médicaments, il n'y a guère de domaines où la technologie ne fasse des pas de géant[66]. »

On ne peut nier le triomphe d'Emilie Carles au service de ses idéaux émancipateurs, mais ce triomphe - toujours incomplet de son point de vue comme de celui de ses pareils - elle le vit de ses propres yeux prendre une étrange tournure, peu de temps avant sa mort, dans les années soixante-dix. Ainsi le village de Puy-Saint-Vincent où elle avait enseigné en 1924, dans des conditions misérables, mais entourée du soutien et de l'affection des paysans, était devenu cinquante ans plus tard, quand elle y revint pour une visite nostalgique, une hideuse « station » de sport d'hiver au paysage dévasté de remonte-pentes, de chalets et d'immeubles, qu'elle ne reconnût point.

Quant aux paysans, ils avaient disparu au profit des commerçants et des boutiquiers ou étaient partis travailler à Lyon, Gap, Grenoble ou Briançon, souvent comme fonctionnaires. « L'embellie » des congés payés à l'été 36, avec l'afflux de camarades venus en tandem aux Arcades, l'auberge tenue par Emilie et Jean Carles - des vacanciers recrutés par petites annonces dans *L'En-Dehors* et *La Patrie humaine*, et avec qui l'on parlait politique, tard après le dîner - s'était muée en industrie du bâtiment et du tourisme, pour exploiter *l'or blanc*, avec des campagnes de publicité, des panneaux de 4m sur 3, et des foules de vacanciers en trains et en voitures. C'est qu'il ne faut pas confondre « démocratisation » et « massification ». Chacun doit avoir accès à la mer et à la montagne. Il suffit d'en prendre le temps et la peine, de marcher et de bivouaquer. Si vous n'êtes pas fichu de hisser votre cul, n'exigez pas de remontées mécaniques pour le faire à votre place.

Emilie Carles, cependant, a beau regretter la beauté des paysages pré-touristiques, les bons côtés d'une jeunesse enfuie, certains traits du mode de vie paysan, la simplicité, la chaleur, la sécurité, l'appartenance innée à une communauté ancienne, inextricable nœud d'amitiés et d'inimitiés, elle ne voudrait pour rien au monde « revenir en arrière ». Semblable en cela à tous ces vieux de la fin du XXe siècle, après la Grande guerre et les « Trente Glorieuses », capables d'une phrase à l'autre de s'attendrir sur le passé, « c'était bien, c'était pas pareil », et de répudier ce passé, « c'était dur, c'était pas pareil » ; oscillant sans cesse de l'un à l'autre sans pouvoir expliquer nettement pourquoi. De leurs témoignages mêlés, contradictoires et incertains, on croit comprendre qu'« avant, c'était plus dur, mais c'était plus simple, on était tous ensemble et on n'avait pas besoin de tous ces trucs qu'on a maintenant. » Tandis que « maintenant c'est mieux, c'est plus facile, il y a plein de choses qu'on n'avait pas, mais c'est chacun pour soi et les gens sont tout seuls. »
Bref, la dissolution de la communauté villageoise et familiale a émancipé les individus - et d'abord les jeunes et les femmes, étouffés et opprimés par les traditions, le conformisme, le qu'en-dira-t-on, l'honneur du groupe, le despotisme patriarcal, garant du maintien du groupe et de ses traditions. Une dissolution que la fierté de pays (*pagi*, paysan, païen) n'a pu empêcher, même en Corse, en Bretagne, en Alsace et au Pays Basque, malgré le volontarisme de courants militants. C'est que les moyens idéologiques (écoles, mouvements de pensée) ne peuvent contrarier de manière artificielle le mouvement concret des sociétés déterminé par l'expansion des technosciences et de l'économie. Le national broie le local, le mondial broie le national. Les paysans ont un pays, les ouvriers ont une nation, les techniciens ont le monde entier. Ils sont de partout, tout leur appartient, sans frontières ni limites.
Enfin, malgré ses nostalgies, Emilie Carles n'est ni gioniste, ni paysanniste, et, bien au contraire, combat sa vie durant, et en connaissance de cause, ce mode de vie que nous, anti-

[66] *Idem,* p.128-129

industriels (« écologistes », naturistes, naturiens), avons appris à lorgner avec sympathie. Cette forte personnalité n'est pas du genre à se dédire. Ses regrets, elle les refoule au profit du Progrès, globalement positif, dont elle a si bien intériorisé la valeur qu'elle ne peut se résoudre à l'examen.
Ce qu'elle haït dans la société paysanne - elle y revient sans cesse - c'est « le patriarcat, l'alcoolisme, le droit d'aînesse, la soumission des femmes, l'abrutissement par le travail, les croyances, les superstitions et bien d'autres encore. » Et l'on peut ajouter l'ignorance, la saleté, la faim, la maladie, la mortalité, la rudesse des conditions de vie - mais on veut bien concéder aux paysannistes obtus que c'était encore de la vie. Quant à la guerre et au « chauvinisme » (clanisme, tribalisme, nationalisme, etc.), ses autres bêtes noires dont Emilie Carles réserve la responsabilité au « capitalisme », suivant le simplisme de la gauche, on sait qu'ils ont affligé toutes les sociétés, à des degrés divers, depuis le néolithique, sinon auparavant. C'est donc à ses petits-enfants, venus à l'« écologie », revenus à la terre et à la communauté dans les années 70, et aujourd'hui aux enfants et petits-enfants de soixante-huitards (biologiques et politiques), qu'échoit la mise en examen du progrès, sinon sa mise en accusation.

De même qu'Emilie Carles reconnaît « les contradictions du pacifisme » - et l'on verra qu'elle et son mari Jean, se tirent fort mal de « ce noeud de contradictions » lors de la Deuxième guerre mondiale et de l'Occupation - mais pas plus mal que Giono, Ellul, Charbonneau et tant d'anarcho-pacifistes d'avant-guerre ; de même, nous, anti-industriels, devons reconnaître les contradictions du naturisme/naturianisme et voir s'il existe quelque issue de secours. Et si nous n'en voyons pas, il faut reconnaître l'impasse et non se leurrer d'illusions.

Une société paysanne durable, bien après la mort de ses fondateurs néo-ruraux, est-elle possible sans le retour plus ou moins rapide des maux traditionnels des sociétés traditionnelles ? La réclusion, le conformisme, l'ennui, les cancans, les rivalités, les rapports de force, les boucs émissaires, les hiérarchies plus ou moins tacites, le travail, la précarité. Que ce soit à l'intérieur de la communauté ou entre communautés[67].
Bien des communards des années 70 s'enfuirent avec soulagement de leur communauté, pour retourner à la ville qu'ils avaient fuie. Encore s'agissait-il de jeunes gens, relativement éduqués, ayant gardé le souvenir d'une vie urbaine, et de communautés à proximité de villes où se retrouver le samedi au marché, acheter des journaux et aller au café. Leurs enfants, plus tard, pour ceux qui restèrent en couples, rescapés des communautés, purent aller à l'école et au collège. Et finalement, les archéo-ruraux ayant peu ou prou disparu, les néo-ruraux purent s'emparer des conseils municipaux et des associations locales, et, en accord avec les retraités des villes et les résidents secondaires, se façonner une néo-ruralité à leur gré.
On pût voir pourtant, en quelques années, en une génération, des cas de régression frappants. Sans la proximité des villes, sans les voies et les moyens de communication, matériels et intellectuels, comment les villages et hameaux de campagne pourraient-ils maintenir un niveau d'échanges épanouissants ? Comment ne régresseraient-ils pas dans une rustrerie répugnante ? Même les partisans du retour à l'entraide et au village monde (le *mir*), disciples plus ou moins avoués de Kropotkine[68] et des populistes russes, défendent l'autonomie et non l'autarcie de leurs communautés rêvées. Dans leur optimisme généreux et leur hâte à survoler les obstacles, ils avancent généralement deux ou trois idées magiques, la démocratie directe, l'association, la fédération, censées garantir la pérennité d'une société juste. Mais on sait qu'en pratique, les idées ont une fâcheuse tendance à se plier aux réalités plutôt que l'inverse. Aussi les

[67] Cf. Yannick Blanc. *Les Esperados. Une histoire des années 70.* Suivi de *Le Troupeau par les cornes*. Robert Laffont, 1984. L'Echappée, 2011
[68] Cf. *L'Entraide, un facteur de l'évolution*. 1902

perspectives les plus reçues que l'on puisse avoir aujourd'hui sur l'issue des évolutions en cours - effondrement écologique et social ou/et techno-totalitarisme - augurent mal d'une floraison de « ZAD », « bases paysannes » et autres unités locales de production à taille humaine, démocratiques, égalitaires, associées, fédérées, etc. Des conditions de vie brutales ne produisent ni douceur sociale, ni douceur théorique. Et plus brusque cette brutalisation, plus brutaux ses effets sociaux et spirituels. Voyez ceux de la Grande guerre industrielle sur la mobilisation des masses mécanisées, dans les années 30.

C'est que les transformations sociales ne sortent pas du cerveau des théoriciens ; bien plutôt, elles transforment leurs idées - au grand dam des puristes - pour les plier aux réalités sociales, quitte à en inverser le sens. Voyez ce que le christianisme et le socialisme historiques et réels, l'aristocratie féodale et la technocratie bureaucratique, ont fait des *Evangiles* et du *Manifeste communiste*, pourtant lus, étudiés sans relâche par leurs disciples pendant des siècles.
C'est des idées cependant, de la contradiction entre les idées et leur trahison pratique que renaissent, une fois de plus, la contestation sociale et l'aspiration à un nouvel effort de transformation, promis au même cycle de vicissitudes dans la dialectique du réel et de l'idéel.

Marius Blouin
Grenopolis, mars/avril 2020

PS. Comme déjà dit à la fin de l'épisode précédent (« Merci Giono » sur www.piecesetmaindoeuvre.com), ces pages furent rédigées lors du Virus et de l'assignation à domicile imposée par l'État d'urgence sanitaire[69], avant de rester cinq ans en machine, dans l'attente d'une finition qui n'est pas venue. Comme elles n'étaient pas d'actualité, elles n'en ont perdu aucune. Quoiqu'inachevé, ce texte donnera peut-être matière à penser. Sa publication en l'état libérant au moins son auteur du poids « des choses à faire ».

Les lecteurs souhaitant sortir des falsifications théoriques et renouer avec la véritable histoire de l'écologie politique, se plongeront avec délice dans les trois volumes et les 60 notices de *Notre Bibliothèque Verte*, par Renaud Garcia (Éditions Service compris. Voir notre librairie sur www.piecesetmaindoeuvre.com).
Et en post-scriptum, dans *La nature existe. Par-delà règne machinal et penseurs du vivant*, du même Renaud Garcia et de Michel Blay (Éditions L'Échappée).

[69] Cf. Pièces et main d'œuvre, *Le Règne machinal. La crise sanitaire et au-delà*. Service compris, 2021